

Article

« La dynamique de la stratégie nucléaire américaine de contreforce »

Charles-Philippe David

Études internationales, vol. 17, n° 4, 1986, p. 741-765.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/702085ar>

DOI: 10.7202/702085ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA DYNAMIQUE DE LA STRATÉGIE NUCLÉAIRE AMÉRICAINNE DE CONTREFORCE*

Charles-Philippe DAVID**

ABSTRACT — The Dynamics of the American Nuclear Strategy of Counterforce

This article examines the growth of the American nuclear strategy of counterforce, by investigating three factors which contributed to its successful development in the first Reagan administration. These factors are: first, the excessive worst-case forecasting of policy-makers in dealing with Moscow's military intentions and capabilities; secondly, the technological hard-sell of the idea that "star wars" defenses in the future might protect the U.S. from a Soviet nuclear attack; and finally, the bureaucratic momentum of military demands for more weapons to satisfy organizational interests and the ideology of offense.

Au milieu du second mandat de l'administration Reagan, la question des armes nucléaires occupe toujours la priorité à l'ordre du jour politique. La modernisation en cours de l'arsenal stratégique américain se poursuit tel que prévu: ainsi le premier escadron de bombardiers B-1B (15 en tout) équipés de missiles de croisière est devenu opérationnel à la base de Dyess au Texas au début d'octobre 1986; en plus le premier contingent de dix fusées MX doit entrer en service opérationnel (au moment où est publié cet article) à la base de l'Air Force situé près de Cheyenne au Wyoming. Ces deux nouveaux systèmes d'armes visent le même objectif, soit de donner une capacité et surtout une crédibilité accrues à la doctrine de « contreforce », c'est-à-dire le plan qui préconise la planification d'attaques nucléaires limitées contre les forces militaires de l'Union soviétique.

Cet article porte sur les fondements de la stratégie nucléaire américaine des quatre premières années de la présidence de Ronald Reagan. Pour comprendre pourquoi la course aux armements continue et pourquoi des armes comme le B-1B, le MX, et des projets comme la « guerre des étoiles » sont mis de l'avant, il est utile d'analyser l'inter-relation entre la contreforce et les politiques et les décisions en matière de défense de l'administration Reagan de 1980 à 1984. Ainsi dans les pages qui suivent, analyserons-nous la dynamique de la stratégie nucléaire des États-Unis en examinant trois facteurs fondamentaux qui ont contribué, et contri-

* Cet article est la suite de celui paru dans le numéro de mars 1986 d'*Études internationales*, intitulé: « L'évolution de la doctrine nucléaire américaine de contreforce ». Pour comprendre les origines, la signification et le développement de cette doctrine, particulièrement sous l'administration Reagan, se référer à cet article. L'auteur remercie Richard Ullman et Robert Gilpin de l'Université Princeton, ainsi que le *Centre for Science and International Affairs* de l'Université Harvard, pour leur aimable coopération.

** Professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean, Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec).
Revue Études internationales, volume XVII, n° 4, décembre 1986

buent toujours, à l'élaboration de la contreforce. Ces facteurs portent sur la tendance à prévoir le pire, « l'approche technologique », et la politique bureaucratique.

I - LE PROBLÈME DE LA VULNÉRABILITÉ NUCLÉAIRE

L'évolution de la contreforce est étroitement liée au phénomène connu sous le nom de « prévision du pire », ce qui signifie que « puisqu'il semble dangereux de baser la politique sur des intentions, on estime qu'il est plus sage de la fonder sur ce que l'autre pays peut faire de pire »¹. Une erreur de perception tenace et bien répandue dans la politique américaine d'armement nucléaire consiste à mettre sur le même pied les intentions et la capacité nucléaire soviétiques et de penser que ce qui est « possible » deviendra sûrement « probable »². Lorsqu'ils ont des doutes sur le comportement stratégique soviétique, les décideurs américains ont tendance à mettre les choses au pire. Ce point de vue est particulièrement évident au niveau d'une certaine opinion politique prédominante de l'orientation de la stratégie nucléaire à l'égard des intentions soviétiques. Cette opinion repose sur la conviction que les Américains « font face à un ennemi rusé et sûr de lui, poursuivant inlassablement l'hégémonie mondiale »³. Cette opinion a été appelée par Daniel Yergin les « axiomes de Riga » de la politique américaine d'endiguement. Ces axiomes sont également responsables du développement de la contreforce⁴. Une analyse des récentes interprétations politiques de l'équilibre nucléaire américano-soviétique le montrera.

L'érosion de la détente, à la fin des années 1970, avait replongé les relations américano-soviétiques dans la guerre froide. Un des principaux facteurs qui a contribué à cette tournure des événements a été le dynamisme de la politique nationale des États-Unis à mesure que « la perception nationale de la politique étrangère prenait plus d'importance que la justesse de la politique elle-même »⁵. Les aventures militaires soviétiques dans le Tiers Monde, l'invasion de l'Afghanistan et la révolution iranienne de 1979, la doctrine Carter, le soulèvement au Nicaragua et l'opposition aux accords SALT-II en 1980, ont été les facteurs prédominants qui ont assuré en définitive la victoire politique des faucons aux États-Unis, face au comportement soviétique. L'opinion voulant que l'Union soviétique soit aussi implacablement agressive que l'Allemagne nazie dans les années trente, qu'elle soit prête à utiliser les armes nucléaires, et que la collaboration avec les Russes soit une forme de capitulation, a joué un grand rôle dans la politique nationale américaine.

1. Ken BOOTH. *Strategy and Ethnocentrism*, New York, Holmes & Meier, 1979, p. 122.

2. *Ibid.*, p. 126.

3. Daniel YERGIN. *Shattered Peace. The Origins of the Cold War and the National Security State*, Boston, Houghton, Mifflin Company, 1978, p. 245.

4. Ces axiomes sont appelés ainsi d'après la ville portuaire de Riga sur la mer Baltique, où les États-Unis ont maintenu un poste d'observation au cours des années 1920, jusqu'en 1933, lorsque Washington a reconnu le gouvernement de l'Union soviétique. Au fil des ans, la mission américaine de Riga a brossé un tableau très sombre et hostile des Soviétiques, ce qui a renforcé, en Amérique, l'image de l'URSS en tant qu'état révolutionnaire, engagé dans la guerre idéologique et poussé par un sentiment messianique de domination mondiale.

5. Jeffrey SANDERS. *Peddlers of Crisis. The Committee on the Present Danger and the Politics of Containment*, Boston, South End Press, 1983, p. 241.

Les « exagérateurs » de la menace soviétique ont eu du succès et ont réussi à influencer l'opinion américaine sur les intentions soviétiques. Les tentatives faites en ce sens par les superfaucons du « comité sur le danger actuel » (*Committee on the Present Danger* – CPD), ont connu beaucoup de succès. De sa création, en mars 1976, à 1981, lorsque le président Reagan est entré en fonction, le CPD a beaucoup contribué à modifier la perception américaine du comportement soviétique en revenant à une interprétation hostile de type « Riga » des intentions de Moscou⁶. Le comité s'est acharné sur des thèmes tels que « l'accumulation considérable et présumée d'armements par la puissance militaire soviétique au point de surpasser celle des États-Unis; la doctrine soviétique exhortant supposément les citoyens à livrer et à gagner des guerres nucléaires; et l'ambition soviétique de conquérir le monde »⁷. Lorsque Ronald Reagan a été assermenté, en janvier 1981, l'approche de la « prévision du pire » préconisée par le CPD était fermement enracinée et a donné le ton à l'approche stratégique subséquente de l'administration.

L'« axiome de Riga » a pris pleinement effet en 1981-1982, d'abord parce que le *Committee on the Present Danger* a accédé au pouvoir au sein de l'administration. Quarante-six membres du CPD avaient fait partie du groupe de travail consultatif sur la politique étrangère et la défense du président Reagan avant janvier 1981, puis vingt membres de ce comité ont tous, à un moment donné, occupé un poste dans l'administration (par exemple Kenneth Adelman, directeur actuel de l'ACDA; William Casey, directeur de la CIA, Fred Ikle, sous-secrétaire de la Défense à la politique; John Lehman, secrétaire de la Marine, etc.)⁸. L'« interprétation de Riga » de la stratégie soviétique était également efficace parce que le public était réceptif aux idées du CPD et du président Reagan qui affirmaient que la puissance stratégique américaine dans le monde était devenue vulnérable (argument qui sera examiné plus tard). L'élection de Ronald Reagan a permis de mettre en pratique des politiques prônées par le CPD depuis sa fondation. Il en a résulté que la rhétorique présidentielle vis-à-vis de l'Union soviétique est devenue, selon Strobe Talbott, « extraordinairement dure »⁹. Le président Reagan a rappelé à ses concitoyens en long et en large que l'URSS était « un pays gouverné par des hommes qui se réservent le droit de commettre n'importe quel crime, de mentir et de tricher », que « l'expérience soviétique était à son déclin », que « la marche de la liberté et de la démocratie... relèguerait le marxisme-léninisme aux oubliettes de l'histoire », et qu'avant tout « l'URSS était le foyer du mal dans le monde moderne... un empire du mal »¹⁰.

La mesure suivante prise par l'administration a consisté à diffuser dans le public la théorie voulant que les États-Unis n'avaient pas seulement perdu leur supériorité militaire, mais qu'ils étaient en position d'infériorité lorsqu'on comparait

6. Cf. sur la création du « Committee on the Present Danger »: Arthur MACY COX, « Russian Roulette », *The Superpower Game*, New York, Times Books, 1982, ch. 3; et Samuel WELLS, « The United States and the Present Danger », *The Journal of Strategic Studies*, 4, mars 1981, pp. 60 à 70.

7. Arthur MACY COX, « Russian Roulette », *op. cit.*, p. 84.

8. *Ibid.*, 90; aussi Jeffrey SANDERS, *Peddlers of Crisis*, *op. cit.*, pp. 281 à 289.

9. Strobe TALBOTT, *The Russians and Reagan*, New York, Vintage Books, 1984, p. 32.

10. *Ibid.*, p. 32, 71 et 116 à 118.

leur arsenal thermonucléaire à celui de l'Union soviétique, qui prenait en apparence de l'ampleur. C'est pourquoi, lors d'une conférence de presse en mars 1982, le président Reagan déclarait : « la vérité est que, somme toute, l'Union soviétique a une marge de supériorité réelle... Le grand avantage des Soviétiques, c'est qu'ils peuvent absorber notre attaque de représailles et nous frapper encore »¹¹. L'affirmation voulant que les États-Unis soient inférieurs dans l'équilibre nucléaire et que les Soviétiques aient beaucoup plus d'armes nucléaires qu'eux, dépassait de beaucoup tout ce que les prédécesseurs du président Reagan avaient dit à la Maison-Blanche, et elle a été aussitôt critiquée par de nombreux spécialistes nucléaires qui ont reproché au président Reagan de ne pas maîtriser ces questions. Cependant, pour justifier les vues du Président, l'administration est passée à l'offensive en publiant une brochure intitulée *Soviet Military Power*¹². Le Pentagone prétendait que les Soviétiques étaient capables d'éliminer dans une attaque coordonnée la plupart des missiles basés à terre de la contreforce américaine et d'autres éléments de la force nucléaire américaine de dissuasion. À vrai dire, cette brochure ne comparait pas systématiquement les forces soviétiques et américaines; elle ne faisait que donner l'impression d'une puissance militaire soviétique implacable et presque écrasante. Même si d'autres versions de cette brochure publiées depuis 1983, ont diminué la rhétorique et soutenu que les États-Unis commencent à rattraper les Soviétiques militairement, la notion de l'infériorité des forces nucléaires américaines est demeurée jusqu'à maintenant relativement intacte.

Ce sentiment d'infériorité que les États-Unis ont d'eux-mêmes est bien ancré dans le comportement stratégique américain, et dès lors que l'administration Reagan affirmait que des armes soviétiques menaçaient les États-Unis d'une attaque surprise, des solutions draconiennes semblaient s'imposer. « Cela a coûté fort cher aux démocraties d'avoir permis aux dictateurs de nous sous-estimer », clamait le président Reagan. C'est pourquoi, « nous ne voulons pas faire la même erreur »¹³. La campagne républicaine en 1980 s'engageait donc à « assurer la supériorité militaire et technologique sur l'Union soviétique »¹⁴. Après avoir pris le pouvoir, le président Reagan a baissé le ton en remplaçant le mot « supériorité » par le besoin des États-Unis de rétablir une « marge de sécurité » dans la position nucléaire stratégique américaine¹⁵. Cette marge permettrait d'atténuer la menace des missiles intercontinentaux basés à terre (ICBM) soviétiques capables de détruire des bases contreforces sur le territoire américain (tout en rétablissant la symétrie entre les forces nucléaires des deux superpuissances), et permettrait aux États-Unis de négocier une réduction des armements d'une position de force. Le problème de l'objectif de la « marge de sécurité » était que Moscou estimait probablement que « les Américains étaient déterminés à regagner la parité militaire et la supériorité

11. Cf. *Time Magazine*, 122, 12 avril 1982, p. 9.

12. U.S. Department of Defense, *Soviet Military Power*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1983, p. 107.

13. Cité dans l'article de L.S. HULETT, « Start, Stops, and Nuclear Strategy », *The Journal of Strategic Studies*, 7, juin 1984, p. 166.

14. Richard HALLORAN, « Reagan as Military Commander », *The New York Times Magazine*, 15 janvier 1984, p. 56.

15. Strobe TALBOTT, *The Russians and Reagan*, op. cit., p. 52.

qu'ils avaient avant l'époque de la détente »¹⁶. Il semblait y avoir du vrai dans cette affirmation, car plusieurs représentants de l'administration Reagan (qui étaient d'anciens membres du CPD) exprimaient souvent l'opinion, qu'il était souhaitable que les États-Unis regagnent leur supériorité militaire. En effet, les États-Unis avaient dépensé beaucoup d'argent et d'énergie à améliorer leurs forces nucléaires et conventionnelles. L'arsenal nucléaire que l'on devait se procurer se composait du missile MX, du sous-marin Trident-II et du bombardier B-1 ainsi qu'une nouvelle génération d'armes sophistiquées, plus précises et dotées d'ogives d'une grande puissance explosive, c'est-à-dire des armes contreforces, qui redonneraient un jour aux forces nucléaires américaines leur invulnérabilité.

À ce stade, il s'agit d'établir dans le contexte politique d'un retournement de la politique nationale américaine vers une interprétation dure de style « Riga » de la stratégie soviétique, la relation entre la contreforce et la prévision du pire. La réponse se trouve dans le concept de la vulnérabilité stratégique. Kenneth Waltz a déjà caractérisé la pensée stratégique américaine comme une éternelle exigence en matière d'assurance militaire : « Rêver à des situations où quelqu'un peut avoir une bonne raison d'attaquer le premier a affecté la pensée stratégique depuis que Herman Kahn a commencé à écrire des scénarios »¹⁷. Aussi longtemps qu'il y aura des doutes au sujet de la vulnérabilité des armes nucléaires américaines face à une attaque surprise soviétique, la capacité de représailles de l'arsenal américain sera considérée comme insuffisante et la stabilité de la course aux armements continuera d'être très préoccupante. Naturellement, il est inévitable qu'à une époque de parité nucléaire les forces des deux côtés souffrent toujours d'une certaine vulnérabilité. On remet et on remettra toujours en question la capacité de l'arsenal stratégique américain de s'acquitter de sa mission, de renforcer la stabilité en temps de crise, d'assurer la crédibilité d'une force de dissuasion accrue, et d'appuyer la position diplomatique américaine dans le monde (en veillant à ce que l'Union soviétique n'estime jamais que les États-Unis se trouvent en position d'infériorité, ce qui pourrait obliger Washington à reculer en temps de crise). Toutefois, ce qui est unique dans la théorie américaine prédominante de la vulnérabilité, c'est qu'elle a recours à un scénario abstrait peu vraisemblable : une attaque intercontinentale soviétique de première frappe sur les missiles basés à terre des États-Unis. Comme les membres du panel « *Carnegie* » sur la sécurité des États-Unis observaient récemment :

Le scénario d'une attaque surprise tombant du ciel sans avertissement stratégique, possiblement pendant une période calme (le « syndrome de Pearl Harbor »), influence la planification américaine de la défense depuis plus de 30 ans. Les forces américaines sont plus vulnérables dans ces conditions que dans d'autres scénarios tels que la guerre découlant d'une crise, où les leaders américains sont avertis du déclenchement possible d'une guerre. Le scénario du pire (une attaque surprise) est au centre du débat sur les armes stratégiques

16. *Ibid.*, p. 67.

17. Kenneth WALTZ, « The Spread of Nuclear Weapons: More May be Better », *Adelphi Papers*, 171, automne 1981, p. 20.

et la planification des forces. Pourtant, il y a très peu d'analystes qui pensent que ce scénario soit même vaguement possible¹⁸.

Cette théorie est unique en son genre en ce sens qu'elle rattache l'idée d'une « période de danger » (c'est-à-dire l'aventure et l'expansion soviétiques) à l'équilibre nucléaire, et plus précisément aux quantités et qualités des armements nucléaires qui sont considérés comme une menace particulière. En ce sens, on suppose que le comportement soviétique dépend de l'acquisition de connaissances technologiques qui « pourraient rendre vulnérables les forces stratégiques américaines dans un avenir rapproché, ce qui indique la nécessité de prendre des mesures d'urgence »¹⁹. Toute la crainte psychologique de « périodes de danger » croissantes démontre que l'acceptation de la vulnérabilité stratégique, ainsi qu'une diminution de la capacité des États-Unis de façonner le milieu où ils évoluent sur le plan international, est assez difficile à accepter par les Américains. Quant à la contreforce, elle peut être interprétée comme un simple moyen d'atténuer d'une part la crainte de la vulnérabilité, et d'autre part les incertitudes des pires prévisions.

Le « créneau de vulnérabilité », comme l'appelle Strobe Talbott, est la principale raison pour laquelle on a soutenu que des armes contreforces telles que le missile MX étaient nécessaires à assurer la crédibilité de la force nucléaire américaine de dissuasion²⁰. En effet, l'administration Reagan, de la campagne électorale de 1980 au milieu de l'année 1983 a fait beaucoup état auprès du public d'une « période de danger » en termes de vulnérabilité des ICBM américains à une attaque de missiles soviétiques. Le potentiel accru de destruction des cibles contreforces par les ICBM lourds soviétiques, *i.e.* une combinaison de la grande puissance destructrice et de la grande précision des fusées nucléaires, exposait, d'après l'administration, les silos de missiles Minuteman à une attaque soviétique préemptive. Les missiles basés à terre aux États-Unis étaient devenus tellement vulnérables qu'on a prédit que :

Les Soviétiques auront sous peu suffisamment d'armes de destruction de cibles contreforces, non seulement pour détruire 90 % à 100 % des ICBM américains, mais également pour garder assez d'ogives en réserve pour décourager les États-Unis de riposter avec ses bombardiers et ses missiles balistiques lancés à partir de sous-marins²¹.

Dans sa politique de défense, le président Reagan conclut que si la tendance n'était pas corrigée, cette vulnérabilité rendrait les États-Unis moins aptes au cours des années 1980 (et par la suite) à dissuader l'Union soviétique de s'affirmer militairement. Cette situation mettrait également les États-Unis dans la position défavorable de livrer une guerre nucléaire contrôlée et prolongée aux Soviétiques en cas de crise. Par conséquent, on a tenté de persuader le public qu'une supériorité en

18. Staff on the Carnegie Panel on U.S. Security and the Future of Arms Control, *Challenges for U.S. National Security*, v. 3: Nuclear Strategy Issues of the 1980s, Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1982, p. 32.

19. Robert JOHNSON, « Periods of Peril. The Window of Vulnerability and other Myths », *Foreign Affairs*, 61, printemps 1983, p. 950.

20. Strobe TALBOTT, « The Vulnerability Factor », *Time Magazine*, 121, 31 août 1981, p. 13 à 16.

21. *Ibid.*, p. 13.

missiles basés à terre permettrait aux Soviétiques d'atteindre la suprématie politique, sans livrer de guerre nucléaire, en rendant crédible la possibilité d'une attaque nucléaire décisive et victorieuse contre les États-Unis. L'approche adoptée par l'administration Reagan simplifiait la tâche ambiguë et incertaine de prédire le comportement soviétique, en réduisant les prévisions elles-mêmes à des questions techniques portant sur l'équilibre nucléaire (d'où les calculs voulant qu'à tout moment, les ICBM américains, s'ils étaient mis à l'épreuve, ne survivraient pas à une attaque). Pour des critiques tels que Robert Johnson, ce point de vue semblait fort étroit, surtout par sa tendance à « réduire l'équilibre stratégique à de simples calculs »²². Johnson ajoutait :

Cette propension à une comparaison statistique des forces stratégiques opposées reflète la croyance américaine typique envers la déterminisme technologique, ainsi qu'une confiance dans les « faits concrets », dans la vérité supérieure des connaissances exprimables en chiffres²³.

Lorsqu'on utilise l'analyse du pire en plus de croire au déterminisme technologique, on est également porté à « interpréter une situation de parité stratégique comme une situation de déséquilibre favorisant l'adversaire »²⁴. La solution consiste donc à dépenser davantage pour la défense afin de remédier aux faiblesses résultant des progrès technologiques réalisés par l'adversaire. Voilà la route qui fût prise par l'administration Reagan : d'abord insister sur la nature du déséquilibre ou sur le « créneau de vulnérabilité » par un blitz de relations publiques ; puis, favoriser la prise de mesures visant à rétablir l'équilibre par la modernisation de l'arsenal nucléaire américain. Les tentatives du président Reagan de remédier au problème de la vulnérabilité se sont soldées par l'aventure tragi-comique du MX, l'arme contreforce la plus perfectionnée pour la guerre nucléaire.

Le principal objectif de l'administration consistait à justifier la thèse du « créneau de vulnérabilité ». Avec l'aide du « grand communicateur » (le président Reagan), l'administration utilisa des statistiques et des tableaux pour exprimer clairement le problème au peuple américain. En effet, lors de ses discours télévisés aux meilleures heures d'écoute, le président Reagan employait des diagrammes simples pour exagérer la vulnérabilité américaine face aux attaques nucléaires soviétiques possibles en Amérique ou en Europe. Dans son discours sur la stratégie nucléaire et sur le missile MX, en novembre 1982, ainsi que lors de son discours sur la « guerre des étoiles », en mars 1983, le président Reagan insistait sur le fait que dans presque toutes les mesures de la puissance militaire, l'Union soviétique avait un avantage marqué. L'une des mesures de puissance dont se préoccupait le plus le président Reagan était une comparaison entre les missiles intercontinentaux basés à terre de chaque côté. Lors de son discours de novembre 1982, le président Reagan utilisa un tableau du Pentagone pour prouver l'accumulation d'ICBM soviétiques depuis les années 1960 : le graphique et l'explication du président Reagan laissaient croire que les États-Unis n'avaient pas bougé pendant cette période d'expansion

22. Robert JOHNSON, « Periods of Peril », *op. cit.*, p. 955.

23. *Ibid.*, p. 956.

24. Richard Ned LEBOW, « Windows of Opportunity: Do States Jump Through Them? », *International Security*, 9, été 1984, p. 183.

soviétique importante. Cette déclaration s'avérait inexacte, car le Président ne mentionnait même pas l'énorme accumulation de missiles balistiques lancés par sous-marins (SLBM) américains au cours des années 1960. La vérité est que « la mesure de l'équilibre reposant sur le décompte des armes de chaque côté est en général de la pure propagande »²⁵. Par exemple, un calcul du nombre de missiles passe sous silence les statistiques plus révélatrices du nombre d'ogives nucléaires dans les deux arsenaux (statistiques qui révéleraient que les États-Unis devançaient légèrement l'URSS à ce chapitre). Lors de ses discours sur le missile MX et sur la « guerre des étoiles », le président Reagan a confondu dans sa rhétorique la menace qui plane sur les missiles américains basés à terre et la menace contre la capacité globale de l'Amérique de dissuader les Soviétiques d'attaquer les premiers. Une partie de l'explication vient du fait que le Président n'a jamais compris que l'Union soviétique avait 70 % de ses ogives nucléaires stratégiques sur les missiles basés à terre, tandis que les États-Unis n'en avaient que 20 %²⁶. Il est clair que si le président Reagan avait été plus renseigné sur l'équilibre nucléaire, il aurait minimisé le problème de la vulnérabilité.

Toutefois, il fallait immédiatement remédier à l'infériorité américaine en missiles intercontinentaux, et surtout en ICBM contreforces, en construisant un missile qui représentait pour l'Union soviétique la même menace que les missiles SS-18 et SS-19 représentaient pour les États-Unis. Le besoin d'agir exigeait la fourniture et le déploiement du MX, le missile balistique américain le plus gros et le plus précis jamais bâti (le MX mesure 71 pieds de hauteur, pèse 190 000 livres, a une portée de 13 000 kilomètres et est doté de dix ogives dont chacune a une puissance destructrice égale à 500 kilotonnes de TNT; en comparaison, le Minuteman III qui doit être remplacé par le MX, mesure 60 pieds de hauteur, pèse 78 000 livres et est doté de trois ogives dont chacune a une puissance destructrice de 200 à 300 KT).

Une proposition que l'administration Reagan a soumise au Congrès, en octobre 1981, consistait à placer le MX dans des silos d'ICBM existants, après les avoir renforcés, leur permettant de mieux résister à une attaque préemptive soviétique. De nombreux stratèges et membres du Congrès n'ont pas vu dans cette solution technique un moyen sérieux de remédier au problème de la vulnérabilité nucléaire américaine. On ne croyait pas du tout que la technologie de renforcement des silos pouvait permettre de remédier au problème. Le président Reagan, le Secrétaire à la Défense Caspar Weinberger, puis le Pentagone, ont donc mis de l'avant le plan « Dense Pack » : les États-Unis aménageraient un site de missiles ressemblant à une mince colonne d'environ 20 milles carrés, dotée de 100 missiles MX contenus dans des capsules renforcées. Lors d'une attaque, les ogives soviétiques détruiraient des missiles dans leurs silos, mais à cause du « fratricide », ces explosions détruiraient également les ogives soviétiques qui accompagneraient ou suivraient le premier groupe, ce qui permettrait à un grand nombre de MX de survivre et de riposter.

25. Leslie GELB, « Reagan and Arms Balance: Value of Numerical Comparisons is Questioned », *The New York Times*, 24 novembre 1982, p. A16.

26. Stephen WEISMAN, « Can the Magic Prevail? », *The New York Times Magazine*, 29 avril 1984, p. 48.

Puisque la théorie du fratricide n'avait pas vraiment été éprouvée et qu'elle était fort controversée parmi les physiciens nucléaires, cette proposition a été considérée comme un rêve technologique, insatisfaisant du point de vue stratégique de la stabilité en temps de crise, et encourageant une escalade de la course aux armements. Ce plan a suscité beaucoup d'opposition politique, et malgré l'évocation, pour sauver le MX, de Pearl Harbor par le président Reagan, et de la possibilité d'une attaque surprise soviétique sur les forces nucléaires américaines, la théorie du « Dense Pack » a finalement été rejetée par le Congrès le 7 décembre 1982, lorsque la Chambre, par un vote de 245 à 176 voix, a décidé de supprimer tout le financement destiné à la production du MX²⁷. Il appartenait désormais à une commission spéciale de faire une proposition politiquement et stratégiquement réalisable sur le déploiement du missile MX. Après de nombreuses délibérations, la commission présidentielle sur les forces stratégiques a rendu publiques ses recommandations le 11 avril 1983²⁸. Elle a conseillé au Président de baser 100 missiles MX dans des silos Minuteman existants, et a proposé des nouvelles directives importantes pour les forces nucléaires et pour le contrôle des armements, par le développement d'un nouveau missile doté d'une ogive unique pour les années 1990. Comme telle, cette dernière proposition a reçu un meilleur appui des stratèges et des membres du Congrès et a semblé, jusqu'à présent, atténuer considérablement tous les débats autour du MX (même si on critique encore énormément le déploiement éventuel de quelques cinquante MX dans les silos actuels d'ICBM).

Ce qui importe beaucoup plus, cependant, et c'est la raison principale pour laquelle les débats jusqu'ici se sont refroidis considérablement, c'est que le rapport de la commission a presque réfuté trois années (au moins) de dogme de la vulnérabilité croissante des missiles basés à terre face à une attaque soviétique, de même que les doutes qui en résultaient à propos de la force nucléaire américaine de dissuasion. Ce rapport a conclu qu'en fait, « l'existence de plusieurs composantes dans nos forces stratégiques permet à chacune de dissuader les Soviétiques de mettre en danger une autre »²⁹. L'administration, en décidant de sanctionner le rapport de la commission, a reconnu qu'elle ne croyait pas que la vulnérabilité nucléaire ait en fin de compte une importance déterminante. Cependant, loin de ralentir les programmes d'armement contreforce, les conclusions de la commission ont permis de réorienter la recherche et le développement sur les armes nucléaires vers une nouvelle sorte de missile. Entre temps, on prévoit toujours la fourniture et le déploiement du MX dans les silos d'ICBM actuels, ce qui indique que les armes contreforces sont toujours en vogue en raison du besoin des États-Unis de dresser des plans pour remédier à leur vulnérabilité potentielle, et de demeurer sur leurs gardes en cas d'attaque surprise soviétique contre les forces militaires américaines.

Évidemment, la prévision du pire endossée par l'administration Reagan s'est révélée être exagérée, comme toute la campagne menée auprès du public à propos du danger résultant d'un « créneau de vulnérabilité » croissant aux États-Unis (par

27. Cf. *The New York Times*, 7 décembre 1982, p. A1.

28. U.S. Presidential Commission on Strategic Forces, Rapport du 11 avril 1983, Extraits reproduits dans *Survival*, 25, juillet-août 1983, pp. 177 à 186.

29. *Ibid.*, p. 179.

la suite la vulnérabilité s'est déplacée des missiles à un écart dans le nombre d'ogives supposément en faveur de l'Union soviétique)³⁰. En proposant de prendre des mesures pour remédier à l'infériorité nucléaire américaine, l'administration suivait la propension de la culture américaine à l'activisme, c'est-à-dire la croyance que tous les problèmes ont une solution. Comme Robert Johnson le disait, « il peut être rassurant de penser qu'en faisant quelque chose, nous pouvons éliminer les menaces à notre survie posée par l'existence des armes nucléaires »³¹. La recherche d'une « marge de sécurité », d'une doctrine nucléaire qui pourrait permettre aux États-Unis de prédominer dans une guerre nucléaire prolongée, ainsi que d'un moyen de déployer le missile MX, avaient généralement pour but de tempérer les inquiétudes touchant à la vulnérabilité stratégique américaine. Toutefois, et en définitive, le raisonnement relatif à la contreforce présentait des points faibles, puisqu'une réaction de l'opinion publique contre le danger d'une guerre nucléaire a révélé que la menace soviétique avait peut-être été trop exagérée. Sans doute, le plan stratégique dont les États-Unis avaient besoin ne consistait pas nécessairement à résoudre un problème de vulnérabilité, mais à trouver un moyen de rendre la population et les forces militaires américaines invulnérables à l'agression soviétique. C'est de là que provient l'idée de la protection nucléaire, qui est devenue le deuxième élément et la dynamique la plus puissante de la stratégie contreforce.

II – LA RECHERCHE DE L'INVULNÉRABILITÉ NUCLÉAIRE

La contreforce en matière nucléaire englobe des composantes qui peuvent détruire préemptivement les forces nucléaires adverses avant que celles-ci n'entrent en action, ainsi que des moyens permettant de détruire les ogives lancées en représailles contre les villes de celui qui a attaqué en premier. Par conséquent, les programmes de défense tels que le projet anti-missile (« guerre des étoiles ») de l'administration Reagan et le programme soviétique similaire de défense anti-missile remettent sérieusement en question la logique d'un monde où la destruction mutuelle est assurée³². Il importe de noter que la doctrine nucléaire américaine de contreforce semble prévoir « autant que possible des dommages limités pour les États-Unis et ses alliés »³³. Ainsi, par exemple, une position de contreforce offensive-défensive pourrait être conçue de façon à priver l'URSS d'une capacité efficace de riposte nucléaire, tout en donnant aux États-Unis une capacité de première frappe³⁴. La maîtrise de la technologie militaire nécessaire à dominer l'espace pourrait, dans ces circonstances, permettre à un pays tel que les États-Unis de se sentir invulnérable dans sa capacité offensive et défensive de contreforce. Le

30. Robert SCOTT, « Now a Warhead Gap », *Bulletin of the Atomic Scientists*, 40, novembre 1984, pp. 43 et 44.

31. Robert JOHNSON, « Periods of Peril », *op. cit.*, p. 967.

32. Stephen Van EVERA, « The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War », *International Security*, 9, été 1984, p. 106.

33. Leslie GELB, « Is the Nuclear Threat Manageable? », *The New York Times Magazine*, 4 mars 1984, p. 29.

34. Sidney DRELL, Philip FARLEY and David HOLLOWAY, « Preserving the ABM Treaty: a Critique of the Reagan Strategic Defense Initiative », *International Security*, 9, automne 1984, p. 81.

type de défense du genre « guerre des étoiles » pourrait en fait cadrer avec la contreforce, si cette réalisation technologique révolutionnaire complétait au lieu d'éliminer les systèmes existants d'armement offensif, et rendait la doctrine encore plus efficace. C'est pourquoi les spécialistes qui prétendent que l'adoption de la « guerre des étoiles » aggraverait, au lieu d'améliorer la situation, ont bien raison³⁵. Une défense spatiale à l'époque nucléaire peut donner l'illusion que la protection nucléaire est possible. En réalité, l'orientation actuelle de la course aux armements stratégiques laisse supposer que la recherche de ce type de protection encouragerait les superpuissances à développer une combinaison de capacités contreforces offensives et défensives (par l'acquisition d'une force nucléaire de première frappe et par la création d'un bouclier de protection). Ultimement, une position contreforce à deux objectifs, basée sur l'offensive et la défensive, donnerait lieu à une escalade des plans de guerre et de victoire nucléaires aux États-Unis comme en URSS. On peut dire que, de l'avis de la majorité des stratèges, la « guerre des étoiles » favoriserait, au lieu de décourager, le développement de la doctrine nucléaire de contreforce.

Même si les moyens techniques permettant de déployer dans l'espace une défense anti-missile sont presque inexistants, quelle est la raison qui a poussé l'administration Reagan à proposer l'idée du bouclier de la « guerre des étoiles » ?

L'une des réponses à cette question est « l'approche technologique », c'est-à-dire la croyance que la technologie peut régler entre autres le dilemme de la vulnérabilité américaine à une attaque thermonucléaire soviétique. La recherche d'une solution technique qui offrirait aux États-Unis l'invulnérabilité nucléaire est un produit de la mentalité des armes miracles, et de l'opinion selon laquelle qu'« étant donné notre désavantage numérique, c'est notre technologie qui nous sauvera »³⁶. La recherche d'une protection contre les armes nucléaires est une tentative d'échapper à la menace de la destruction nucléaire et une volonté de perfectionner une arme défensive invincible qui mettrait fin aux guerres :

Elle frapperait si rapidement, sans destructions et avec tant de précision qu'elle abattrait tout ce que l'ennemi pourrait envoyer dans notre direction dans l'air ou dans l'espace, à quelque vitesse et distance que ce soit. Mais l'arme défensive ultime ne relève plus du domaine de la fiction, elle s'inscrit dans la réalité : il s'agit du laser à haute puissance, le rayon de la mort³⁷.

Pourquoi donc la « guerre des étoiles » connaît-elle une telle vogue chez ses partisans et de quelle façon ce projet est-il une sorte de « fonctionnalisme » technologique ? Les réponses à cette question sont diverses, mais comportent un élément commun. Examinons tout d'abord les groupes qui sont en faveur de cette proposition.

Tout d'abord, des représentants de divers paliers de l'administration ont affirmé à maintes reprises qu'ils croyaient que la « guerre des étoiles » était techniquement réalisable et souhaitable à long terme. En ce sens, ils ont souscrit à

35. *Ibid.*, p. 79.

36. Harold BROWN, cité dans le livre de James FALLOWS, *National Defense*, New York, Vintage Books, 1982, pp. 59 et 60.

37. James CANAN, *War in Space*, New York, Berkley Books, 1984, p. 210.

l'appel du Président en vue d'investissements importants dans la recherche de nouvelles techniques de défense. Le soir du 23 mars 1983, le président Reagan s'est adressé à la nation lors d'une émission télévisée :

Laissez-moi partager avec vous une vision prometteuse de l'avenir. Nous nous sommes engagés dans un programme visant à contrer la menace terrifiante des missiles soviétiques par des mesures défensives. Examinons les atouts technologiques qui nous ont donné notre grande base industrielle et la qualité de vie dont nous bénéficions aujourd'hui. Que diriez-vous si des gens libres pouvaient vivre en toute quiétude, sachant que leur sécurité n'est pas compromise par une riposte instantanée des États-Unis pour dissuader les Soviétiques d'attaquer ; que diriez-vous si nous pouvions intercepter et détruire des missiles balistiques stratégiques avant qu'ils n'atteignent notre sol ou celui de nos alliés ?

Je sais qu'il s'agit là d'une entreprise technique formidable, qui ne sera peut-être pas réalisée avant la fin du siècle. Pourtant, la technologie actuelle a atteint un tel degré de perfectionnement que nous pouvons raisonnablement nous lancer dans cette entreprise³⁸.

Dans les déclarations qui ont été faites depuis, cette proposition du Président a été abordée et soutenue d'une manière ou d'une autre par divers fonctionnaires qui y sont favorables. Par exemple, le Secrétaire à la Défense, M. Caspar Weinberger, a déclaré à la presse que la défense de la « guerre des étoiles » était possible : « Je pense qu'elle est réalisable. Je n'ai aucun doute à ce sujet. Nous ne pouvons y parvenir maintenant. Il y a beaucoup de choses que nous ne pouvons faire actuellement ou que nous ne pensions pas pouvoir faire, lorsque nous les avons commencées, comme aller sur la lune et toutes nos autres réalisations »³⁹. Lors d'autres entrevues, M. Weinberger s'est dit d'avis que la mise sur pied d'un système défensif absolument fiable permettrait de sauvegarder la paix en éliminant la menace des armes nucléaires. Le sous-secrétaire à la Défense, M. Richard DeLauer a conclu pour sa part, devant un comité du Congrès en mars 1984, que les techniques de pointe en matière de défense pouvaient « accroître la dissuasion et aider à éviter une guerre nucléaire en réduisant considérablement l'utilité militaire des attaques préemptives soviétiques »⁴⁰. Il a laissé entendre dans son argument que la « guerre des étoiles » serait la bienvenue, car elle protégerait les États-Unis contre une première frappe de la contreforce soviétique. D'autres fonctionnaires, tels que le conseiller scientifique du président Reagan, M. George Keyworth, ont soutenu que le but ultime des défenses anti-missiles basées dans l'espace était de « réduire l'efficacité militaire des armes nucléaires de façon à leur enlever leur fiabilité dans une guerre moderne »⁴¹. L'affirmation souvent répétée que l'Amérique

38. Citation tirée d'une transcription du discours, dans Sidney DRELL, Philip FARLEY et David HOLLOWAY, *The Reagan Strategic Defense Initiative: A Technical, Political and Arms Control Assessment*, Stanford, Stanford University Press, 1984, p. 102.

39. *ABC News*, transcription d'une entrevue avec Caspar Weinberger à l'émission « This Week with David Brinkley », 8 avril 1984, p. 7.

40. Sidney DRELL et coll., *The Reagan Strategic Defense Initiative*, op. cit., p. 107.

41. George KEYWORTH, « Strategic Defense: A Catalyst for Arms Production », *Science and Government Report*, 15 juillet 1984, p. 58.

devrait utiliser son atout technologique reflète cette foi dans la capacité de la communauté scientifique et technique de réaliser le plan Reagan et de donner aux États-Unis, comme l'a dit le Président, « les moyens de rendre ces armes nucléaires impuissantes et périmées »⁴². Les militaires ont aussi manifesté de l'intérêt pour l'utilisation d'une nouvelle technologie permettant d'améliorer la position nucléaire américaine face à la menace soviétique croissante. Ils estiment que l'initiative de défense stratégique (IDS) est une option technique fort intéressante qui atténuerait le risque d'une attaque surprise et d'une destruction nucléaire totale. Certains, naturellement, vont plus loin en observant que « nous n'avons pas besoin de faire un gros effort d'imagination pour voir que le pays qui contrôlera l'espace, contrôlera le monde »⁴³. Quoi qu'il en soit, l'opinion prédominante au sein de l'administration a toujours été que les États-Unis peuvent réaliser à peu près n'importe quoi technologiquement. L'optimisme ne manque donc pas lorsque la question de la réalisation de la « guerre des étoiles » est soulevée.

À l'extérieur du gouvernement, la proposition du Président a recueilli un appui relatif. Un de ses partisans, le représentant au Congrès Ken Kramer du Colorado, a exprimé son appui moral à la « guerre des étoiles » et a même trouvé moyen d'établir un lien entre Pearl Harbor et la nécessité d'une défense anti-missile dans l'espace :

Je crois que la destruction mutuelle assurée est une philosophie amoral qui place le gouvernement dans la position intenable de refuser de défendre ses citoyens. Ce que le Président a proposé n'est pas moins qu'un redressement moral de la politique stratégique américaine, qui nous ferait passer de l'horreur de la destruction mutuelle assurée à une promesse de protection mutuelle assurée. C'est un objectif qui mérite l'appui fervent de tous ceux qui aspirent à un monde à l'abri des armes nucléaires. Loin d'être prêts à accepter la perspective d'un Pearl Harbor nucléaire dans l'espace, nous devons nous joindre au Président dans un nouveau pacte national sur la protection mutuelle assurée⁴⁴.

Chez les scientifiques, l'appui accordé au Président a été plus mitigé. Néanmoins, des personnes telles que Robert Jastrow, du Collège Dartmouth, ont affirmé « qu'aucun obstacle scientifique ou technique fondamental n'empêchait de réaliser les objectifs du Président »⁴⁵. Edward Teller, qui a fait pression auprès de l'administration en faveur de la « guerre des étoiles », a également exprimé l'opinion que cette défense était possible, car « à notre époque de grands progrès techniques, le pouvoir de destruction d'une arme ne permet pas de déterminer sa vulnérabilité aux contremesures... On peut empêcher les super-armes d'atteindre

42. Voir Sidney DRELL et coll., *The Reagan Strategic Defense Initiative*, op. cit., p. 103.

43. Lt. Gen. James ABRAHAMSON (directeur de l'organisation centrale de l'IDS), cité par George WILSON, « Making the World Safe for Bombers », édition hebdomadaire nationale du *Washington Post*, 10 septembre 1984, p. 13.

44. Transcription dans l'article de Richard GARWIN et John PIKE, « Space Weapons. History and Current Debate », *The Bulletin of the Atomic Scientists*, 40, mai 1984, p. 7S.

45. Robert JASTROW, « SDI is Technically Feasible », *Defense Daily*, 20 juillet 1984, p. 99; voir également « The War against Star Wars », *Commentary*, 78, décembre 1984, pp. 19 à 25.

leurs objectifs »⁴⁶. En outre un certain nombre de technologues ont pris le projet Reagan très au sérieux. Selon Thomas Karas :

Les partisans du laser prétendent que si nous misons sur la supériorité de la technologie américaine, nous parviendrons à nous défendre... « Plus longtemps nous vivons avec le pouvoir de dissuasion par une destruction assurée, plus notre préoccupation de préserver la guerre érode notre volonté de nous défendre ou de défendre nos intérêts ». Les partisans du laser concluent qu'en plaçant des défenses anti-missiles au laser dans l'espace, « on sortirait de l'époque des missiles » et « on échapperait à cette paralysie progressive de la volonté »⁴⁷.

Ils ont aussi soutenu que les forces spatiales convenaient particulièrement bien aux États-Unis. Comme le déclarait un ancien adjoint aux affaires stratégiques chez Lockheed, « le matériel de haute technologie représente l'avenir d'un pays qui est et qui a toujours été le plus puissant de la terre au point de vue technique et économique »⁴⁸.

La « guerre des étoiles » a également reçu un certain appui des milieux universitaires. Par exemple, des chercheurs tels que Colin Gray et Keith Payne ont vu dans la proposition de défenses anti-missiles dans l'espace, la possibilité que « la supériorité militaire américaine dans l'espace puisse donner un coup d'arrêt technologique au défi stratégique soviétique auquel on assiste aujourd'hui »⁴⁹. Gray a vanté le Président d'avoir placé les directives générales en matière de politique avant la stratégie et la technologie, et en compagnie de Payne, a soutenu que « la limitation des dommages » et la défense stratégique promettaient de « renforcer le pouvoir de dissuasion en laissant planer des doutes importants sur toute attaque possible »⁵⁰. Gray a conclu que l'IDS pouvait transformer les relations atomiques américano-soviétiques, et éviter toute surprise technologique de la part de l'URSS, qui puisse neutraliser les forces nucléaires américaines⁵¹. D'un autre point de vue, Albert Wohlstetter, l'un des leaders de la pensée stratégique américaine s'est moqué de l'idée que la « guerre des étoiles » n'était pas réalisable. Il a fait remarquer avec humour que :

Ceux qui rient de la « guerre des étoiles » devraient observer que Luke Skywalker a utilisé une arme bien placée pour détruire l'étoile de la mort, dont le pouvoir de destruction était aveugle. Et avec un système de guidage terminal perfectionné, nous n'avons pas besoin de « la Force »⁵².

46. Edward TELLER, « Bringing Star Wars Down to Earth », *Popular Mechanics*, juillet 1984, p. 84.

47. Thomas KARAS, *The New High Ground. Systems and Weapons of Space Age War*, New York, Simon and Schuster, 1983, p. 189.

48. James CANAN, *War in Space*, op. cit., p. 230 et 231.

49. Colin GRAY, « Space is not a Sanctuary », *Survival*, 25 septembre-octobre 1983, p. 195.

50. Colin GRAY and Keith PAYNE, « Nuclear Policy and the Defensive Transition », *Foreign Affairs*, 62, printemps 1984, p. 842.

51. Colin GRAY, « Personal Reactions and Perspectives on BMD », in Ashton CARTER (ed), *Ballistic Missile Defense*, Washington, The Brookings Institution, 1984, pp. 406 et 407.

52. Albert WOHLSTETTER, « Bishops, Statesmen, and other Strategists on the Bombing of Innocents », *Commentary*, 75, juin 1983, p. 29.

Un dernier plaidoyer en faveur du plan de défense stratégique du président Reagan est venu de l'organisation High Frontier, un groupe de pression voué à l'exploitation militaire et économique américaine de l'espace à des fins pacifiques. (Ce groupe est parrainé et financé par la fondation Héritage, une organisation conservatrice). Le directeur de High Frontier, le général Daniel Graham, s'est prononcé en faveur de la supériorité spatiale américaine, afin de tenter de survivre à l'ère nucléaire sans conclure de marché avec l'Union soviétique. Devancer les Soviétiques dans l'espace semble en fait être un thème en vogue chez les partisans de la « guerre des étoiles ». « Une entrée courageuse et rapide dans l'espace », selon Graham, « qui serait annoncée et entamée maintenant, nous permettrait de devancer les Soviétiques aux yeux du monde et de déplacer le combat dans une nouvelle arène où nous pourrions tirer partie de nos atouts technologiques »⁵³.

En général, le concept de la « guerre des étoiles » a donc reçu l'appui de diverses personnes qui partageaient l'idée que des défenses antimissiles basées dans l'espace profiteraient aux États-Unis de deux façons. Tout d'abord, en tant qu'objectif à long terme pour le siècle suivant, elles pourraient fort bien contribuer à rendre les armes nucléaires désuètes. En deuxième lieu, en tant qu'objectif à court terme, ces défenses pourraient être déployées avec pour mission particulière d'empêcher l'Union soviétique d'avoir recours à l'option rationnelle d'une première frappe efficace contre les États-Unis ou l'OTAN. Ce dernier raisonnement pourrait être interprété naturellement comme un espoir latent des champions de la « guerre des étoiles » d'envisager en outre une situation où les États-Unis, s'ils disposaient d'un système de défense sûr, pourraient tenter de désarmer l'URSS en éliminant ses forces nucléaires. C'est de cette façon que l'initiative de défense stratégique du président Reagan laisse envisager la possibilité que la contreforce puisse être étroitement liée à tout progrès réalisé dans le cadre du développement du programme de défense spatiale.

Tout le projet de « la guerre des étoiles » est vite devenu la cible des critiques de nombreux stratèges et savants nucléaires. En plus des questions d'ordre technique et politique qui ont été soulevées pour s'opposer à la proposition du président Reagan, un thème général est ressorti assez fortement: le scepticisme croissant à l'égard de cette foi totale dans la technologie pour résoudre les problèmes militaires du pays, qui apparaissait clairement dans le discours du Président⁵⁴. L'annonce de la « guerre des étoiles » a amené plusieurs savants et spécialistes, ainsi que des politiciens, à condamner ce dernier exemple d'une politique qui essaie d'échapper techniquement au dilemme nucléaire. Nombreux sont ceux qui ont insisté sur le fait qu'aussi longtemps qu'il existerait des armes nucléaires offensives, qui ne faisaient pas l'objet de restrictions importantes prévues dans des accords de contrôle des armements, on ne pourrait les neutraliser quelles que soient les prouesses techniques des armes basées dans l'espace. Freeman Dyson a caractérisé l'idée de la « guerre des étoiles » comme « l'avenir des folies techniques »: une entreprise destinée à faire dépenser aux États-Unis d'énormes sommes d'argent et consacrer beaucoup de temps et d'énergie à la recherche de techniques hautement perfectionnées, qui

53. Daniel GRAHAM, *The Non-Nuclear Defense of Cities*, Cambridge, Abt Books, 1983, p. 3.

54. Strobe TALBOTT, « The Risks of Taking Up Shields », *Time Magazine*, 123, 4 avril 1983, p. 21.

n'offriraient en fait aucune sécurité réelle, mais qui lanceraient le peuple américain dans une course aux armements encore plus âpre⁵⁵. L'opinion de Dyson a eu des émules. Par exemple :

Pour croire qu'une protection appropriée contre les attaques nucléaires est possible, on doit avoir une foi aveugle dans des concepts de défense de haute technologie et prendre ses désirs pour des réalités, ainsi que faire une évaluation pessimiste extravagante des nouvelles réalisations offensives qui accompagneraient sans doute toute défense anti-missile⁵⁶.

La notion voulant que les armes nucléaires, ou que même les missiles balistiques seuls puissent être rendus inopérants par la science et la technologie est une illusion. Elle reflète non seulement les présomptions technologiques sur la nature même des armes nucléaires, mais aussi une idée totalement fausse du rapport entre la menace et la réponse dans les décisions prises par les superpuissances à l'égard des armes nucléaires... La réalité inéluctable est qu'il n'y a littéralement pas d'espoir que la « guerre des étoiles » puisse rendre les armes nucléaires désuètes⁵⁷.

L'initiative du Président en matière de défense stratégique, promettant de nous délivrer de l'horreur inconcevable de la guerre nucléaire, constitue une approche fonctionnaliste typique favorisant la technologie comme une fin valable en soi. Par conséquent, une stratégie basée sur la défense de l'ensemble de la population peut sembler séduisante, car tel que Spurgeon Keeny l'a noté :

On est instinctivement réceptif à la notion de la protection de la famille et de la société contre la menace d'extinction, et la défense évite le dilemme moral de la dissuasion par la menace de représailles... Dans une société obsédée par une haute technologie que peu de citoyens comprennent, une défense garantie vient renforcer technologiquement la psychose du refus qui aide apparemment de nombreuses personnes à vivre sous la menace constante d'une guerre nucléaire⁵⁸.

Par ailleurs, la « guerre des étoiles » comporte la grande hypothèse que la science et les savants peuvent faire à peu près n'importe quoi pour régler un problème. Il est vrai que la science fait des merveilles, mais ses limites et ses dangers sont également préoccupants. Personne ne devrait s'attendre à ce que la science puisse régler les problèmes politiques par des découvertes technologiques. En fait, « il ne suffit pas pour justifier cette défense d'affirmer que la science trouvera des solutions d'une manière ou d'une autre aux problèmes techniques critiques dont dépend la politique lorsqu'il n'y a aucune solution technique en vue nulle part »⁵⁹. Ce sont les décisionnaires, à qui échappe le plus la nature de la

55. Freeman DYSON, *Weapons and Hope*, New York, Harper and Row, 1984, p. 70.

56. William BURROWS, « Ballistic Missile Defense: The Illusion of Security », *Foreign Affairs*, 62, printemps 1984, p. 844.

57. McGeorge BUNDY, George KENNAN, Robert McNAMARA et Gerard SMITH, « The President's Choice: Star Wars of Arms Control », *Foreign Affairs*, 63, hiver 1984-1985, pp. 266 et 269.

58. Spurgeon KEENEY, « Personal Reactions and Perspectives on BMD », in Ashton CARTER (ed), *Ballistic Missile Defense*, Washington, The Brookings Institution, 1984, p. 410.

59. Spurgeon KEENEY et William PANOFKY, « MAD Versus NUTS », *Foreign Affairs*, 60, hiver 1981-82, p. 289.

technologie, qui semblent les plus en faveur de la « guerre des étoiles ». Comme George Rathjens l'a signalé, ils « sont plus enclins à trouver de l'espoir dans des solutions techniques, surtout s'ils perçoivent l'Union soviétique comme une source de mal, ce qui empêche pratiquement tout compromis politique »⁶⁰. Finalement, une défense anti-missile basée dans l'espace ne protégerait pas et ne pourrait pas protéger la terre contre la course aux armements et contre la guerre, et c'est là une conséquence politique dangereuse de l'idée technique de la « guerre des étoiles » : la sécurité véritable ne se trouve pas ou peut rarement se trouver dans le prochain progrès technologique. L'histoire et la logique militaires donnent lieu à penser que les innovations techniques intensifient la course aux armements, plutôt que d'y mettre fin. Examinons les deux faits suivants :

Nous ne pouvons espérer protéger la Terre de la guerre en déplaçant le combat dans l'espace. Les systèmes militaires spatiaux sont conçus de façon à bénéficier d'avantages militaires au sol. Les marines n'ont pas rendu les armées de terre désuètes. L'aviation n'a pas rendu les marines ni les armées démodées. Les nouvelles formes de combat complètent les anciennes formes, mais ne les remplacent pas⁶¹.

Croire qu'une défense anti-missile permettrait de stabiliser la course aux armements consiste à croire que le Kremlin permettrait aux États-Unis de se rendre invulnérable aux attaques, en même temps que nous perfectionnons des systèmes offensifs qui pourraient pulvériser les cibles soviétiques avec impunité. Cela défie la raison⁶².

Aussi longtemps qu'il y aura des pays belliqueux sur la Terre, il est peu probable qu'on laisse de côté de nouvelles techniques permettant d'obtenir un certain avantage militaire unilatéral. Aussi, l'initiative de défense stratégique stimule plutôt que ralentit la poursuite de la course aux armements contreforces, et permet d'accroître l'arsenal offensif et défensif des deux superpuissances. Autrement dit, la recherche d'une défense basée dans l'espace renforcera, au lieu d'affaiblir, la capacité nucléaire contreforce des États-Unis.

III – L'ESSOR DES ARMES CONTREFORCES

Une troisième grande raison qui explique l'élaboration de la doctrine de contreforce est la « politique bureaucratique », c'est-à-dire l'accroissement des demandes militaires pour satisfaire notamment les intérêts organisationnels au sein du Pentagone⁶³. Cette dynamique est assez apparente en ce qui a trait à la contreforce, et même si cet article porte sur l'aspect politique de la position nucléaire américaine, une étude en premier lieu des armes utilisées pour des missions de guerre nucléaire limitée montrera à quel point la contreforce a eu du

60. George RATHJENS, « Personal Reactions and Perspectives on BMD », in Ashton CARTER (ed), *Ballistic Missile Defense*, Washington, The Brookings Institution, 1984, p. 423.

61. Thomas KARAS, *The New High Ground*, *op. cit.*, p. 201.

62. William BURROWS, « Ballistic Missile Defense », *op. cit.*, p. 844.

63. Voir Graham ALLISON et Morton HALPERIN, « Bureaucratic Politics: A Paradigm and Some Policy Implications », *World Politics*, printemps 1972, numéro supplémentaire, pp. 40 à 79.

succès. Le soutien bureaucratique et présidentiel accru envers les armes contreforces sera expliqué ensuite en termes de « politique bureaucratique ».

Il y a longtemps que les programmes contreforces existent. En janvier 1974, le président Nixon a autorisé la planification et la fourniture de matériel plus précis pour la force ICBM Minuteman III, le développement d'un nouveau sous-marin stratégique (le « Trident »), une nouvelle génération d'ICBM et de SLBM, et la création d'un nouveau bombardier (le B-1), ainsi que l'amélioration des installations de commandement et de contrôle des forces nucléaires. Douze années plus tard, ces programmes s'intègrent lentement aux forces militaires américaines, et accroîtront la crédibilité et l'efficacité de la doctrine de contreforce. Un spécialiste a conclu récemment que :

L'augmentation spectaculaire de la capacité offensive prévue par le déploiement combiné de missiles, MX, Midgetman et Trident-II très précis donnera aux États-Unis une capacité contreforce suffisante pour menacer, au moins en théorie, toutes les forces basées à terre actuelles en Union soviétique⁶⁴.

Quelles sont ces armes et comment sont-elles liées à la capacité contreforce ?

En général, les missiles tels que l'ICBM MX et le SLBM Trident-II ont une capacité contreforce « rapide », qui permettrait de lancer une attaque désarmante sur les forces nucléaires soviétiques, ou de lancer une attaque de représailles contre les ICBM de réserve de l'Union soviétique, quelques minutes après un assaut préemptif soviétique sur l'arsenal nucléaire américain. Le MX est en fait l'arme la plus fiable pour une mission contreforce : chaque missile est doté de 10 à 12 ogives, dont chacune a un pouvoir de destruction de 300 KT et une précision de moins de 100 mètres. Le MX peut donc détruire en toute probabilité les cibles dures constituées par les ICBM soviétiques. Même si la fourniture du MX a été ralentie considérablement par le Congrès, il est plus que probable qu'un bon nombre de ces missiles sera déployé éventuellement, tel que le recommandait la Commission Scowcroft. Pour l'instant, vingt-et-un missiles ont été construits dont dix ont été déployés en décembre 1986 (la production de vingt-et-un autres missiles ayant été autorisée en août 1986). Le SLBM Trident-II, dont la recherche et le développement sont actuellement financés, deviendra l'une des fusées les plus efficaces des forces nucléaires américaines lorsqu'il sera déployé au début des années 1990. Effectivement, chaque Trident-II ou D-5 sera doté de 14 ogives, d'une capacité de destruction de 150 KT et d'une précision semblable à celle du MX (moins de 100 m). Ces missiles lancés à partir de sous-marins seront donc en mesure de détruire les silos d'ICBM de l'adversaire. Jusqu'ici, on estimait que les SLBM étaient incapables d'effectuer des missions contreforces, mais l'avènement du Trident-II signifie que le Pentagone pourra ajouter environ 200 missiles et 3 000 ogives lorsqu'il prévoiera une attaque contreforce sur les objectifs soviétiques. En outre, le potentiel de destruction du Trident sera amélioré par la technologie des véhicules manoeuvrable de rentrée (MARV) : les missiles et les ogives nucléaires seront conçus de façon à se manoeuvrer et à s'ajuster en vol, pour éviter les défenses ennemies ou

64. Jonathan RICH, « Midgetman: Superhero or Problem Child? », *Arms Control Today*, 14, mai 1984, p. 7.

pour se diriger sur une cible avec une précision sans précédent. Par exemple, selon Robert Aldridge, l'installation de 17 MARV sur chaque missile Trident-II signifierait qu'il ne faudrait qu'une flotille de sept sous-marins Trident pour détruire presque tous les 1 400 missiles stratégiques basés à terre en Union soviétique⁶⁵.

Il existe d'autres missiles et techniques actuellement à l'étude ou déployés, qui permettent de renforcer ou accroîtront la capacité de la contreforce américaine. Tout d'abord, le Pershing-II, un missile mobile (108 de ces missiles sont en service en Allemagne de l'Ouest), est plus susceptible de survivre à une attaque que les silos fixes et peut détruire des cibles situées à plus de 1 800 km. de distance avec une grande précision, grâce aux nouveaux systèmes de guidage tels que celui du MARV. En deuxième lieu, les 5 000 missiles de croisière (ou plus) qui sont censés être déployés sur terre en Europe, dans les bombardiers et à bord des navires et des sous-marins des États-Unis, constitueront un arsenal contreforce très puissant. Finalement, on prévoit pour l'avenir la production et le déploiement d'un certain nombre de nouveaux systèmes. Tout porte à croire qu'ils permettront de renforcer sensiblement la capacité contreforce américaine. Par exemple, la technologie « Stealth » qui doit être utilisée sur un nouveau bombardier rendrait les avions presque invisibles aux dispositifs de détection ennemis, ce qui permettrait d'éviter les défenses aériennes soviétiques et de lancer un plus grand nombre de missiles de croisière. En outre, les petits missiles balistiques intercontinentaux (SICBM) proposés par la Commission Scowcroft, et qui doivent être construits, seront probablement conçus pour effectuer des missions contreforces même s'ils ne porteront qu'une seule ogive nucléaire. Les défenses stratégiques et les missiles antibalistiques devraient être inclus également dans la liste des systèmes qui font actuellement l'objet de recherches et de développements, car en théorie ils permettront d'améliorer de façon marquée l'efficacité d'une position contreforce.

Ces augmentations favorables et spectaculaires de la capacité américaine de menacer les cibles soviétiques, prévues avec l'introduction du MX, du Midgetman et du Trident-II (pour n'en nommer que trois), provoqueront probablement une grande expansion des forces stratégiques soviétiques qui, ultérieurement et en retour, compromettra la sécurité des États-Unis. Par conséquent, pourquoi le Pentagone estime-t-il qu'il doit déployer un grand nombre d'armes contreforces ? Selon la thèse de la « politique bureaucratique », l'élaboration de la stratégie nucléaire américaine dépend largement des besoins internes et des négociations entre les hauts fonctionnaires et la bureaucratie. Si l'on épouse ce point de vue, la doctrine nucléaire de la contreforce résulte de l'influence de six dynamiques organisationnelles.

Tout d'abord, la contreforce permet aux services de l'armée de justifier leur raison d'être. Par exemple, il n'est pas surprenant qu'au sein de la bureaucratie du Pentagone, l'aviation ait été et soit encore particulièrement en faveur d'une capacité de guerre nucléaire contreforce⁶⁶. L'aviation américaine a en effet pour mission d'éliminer les forces militaires soviétiques avec des bombardiers et surtout des

65. Robert ALDRIDGE, *First Strike! The Pentagon's Strategy for Nuclear War*, Boston, South End Press, 1983, p. 97.

66. Desmond BALL, *Déjà vu: The Return to Counterforce in the Nixon Administration*, Los Angeles, California Seminar on Arms Control and Foreign Policy, 1974, p. 32.

ICBM; et jusqu'à présent ceux-ci ont été les seules armes capables de vraiment détruire les cibles de la contreforce soviétique. Pour atteindre cet objectif, l'Air Force, depuis le milieu des années 1970, a fait savoir qu'elle avait besoin d'un missile susceptible de détruire les silos, capable de compromettre la capacité soviétique de représailles, ainsi que de remédier à la « pénurie existante d'armes de haute qualité nécessaires à la réalisation de la doctrine américaine »⁶⁷. L'Air Force a vu ainsi dans le MX la possibilité d'améliorer sa position déjà prestigieuse vis-à-vis des autres services responsables de réaliser les plans américains de guerre nucléaire. En règle générale, il est également possible de conclure que « l'insistance sur les options contreforces provient du désir des intérêts militaires de se fixer un objectif technique réalisable afin d'améliorer l'établissement et l'auto-préservation des tâches et des aptitudes militaires au sein de la société »⁶⁸. Les programmes contreforces sont également utiles pour un service, car ils lui permettent d'accroître son importance institutionnelle: comme c'est le cas pour la Marine, avec le sous-marin Trident et le projet D-5, qui lui donnent de plus en plus d'importance dans la planification de la guerre nucléaire. Comme Gold, Paine et Shields le signalent, « le système Trident proposé par la Marine (au début des années 1970) constitue une menace pour le monopole actuel de l'Air Force sur l'arsenal contreforce, un fait dont l'USAF se rend bien compte »⁶⁹.

En deuxième lieu, dépenser de l'argent pour l'offensive est un dogme dans les cercles militaires. Effectivement, les armées sont plus attirées par les programmes nucléaires stratégiques très apparents que par, disons, la défense aérienne ou la défense civile (même si aucun programme n'est laissé de côté). Comme Barry Carter et John Steinbruner l'ont déjà expliqué, cette attitude reflète un jeu bureaucratique: « les services savent que les forces stratégiques sont particulièrement visibles politiquement et qu'une administration accordera probablement à ces programmes des fonds supplémentaires »⁷⁰. En plus, on désire obtenir des armes offensives, telles que la plupart des systèmes de missiles contreforces pour des raisons de prestige; par exemple, le missile de croisière reflète la supériorité technologique des États-Unis et, ce faisant, « permet d'accroître la puissance des forces américaines aux yeux du monde entier »⁷¹. L'intérêt de l'offensive est donc une motivation bureaucratique importante pour appuyer la contreforce (un point sur lequel nous reviendrons).

En troisième lieu, on préconise la contreforce parce que l'essor de la recherche et du développement de nouvelles armes justifie souvent (mais pas toujours) l'ajustement de la doctrine aux changements technologiques. Ainsi, l'Air Force, au

67. David GOLD, Christopher PAINE et Gail SHIELDS, *Misguided Expenditure: An Analysis of the Proposed MX Missile System*, New York, Council on Economic Priorities, 1981, p. 47.

68. Louis-René BERES, *Mimicking Sisyphus: America's Countervailing Nuclear Strategy*, Lexington, Lexington Books, 1983, p. 33.

69. David GOLD, Christopher PAINE et Gail SHIELDS, *Misguided Expenditure*, op. cit., p. 41.

70. Barry CARTER et John STEINBRUNER, « Trident », in the *Commission on the Organization of the Government for the Conduct of Foreign Policy* (Murphy Commission), Appendices, v. 4, Washington, U.S. Government Printing Office, juin 1975, p. 180.

71. Rapport du DOD, 1979, cité par Ron HUISKEN, « The History of Modern Cruise Missile Programs », in Richard BETTS, *Cruise Missiles. Technology, Strategy, Politics*, Washington, The Brookings Institution, 1981, p. 96.

cours des années 1970, a investi des sommes très importantes dans le développement du MX (au prix considérable de près de 80 milliards de dollars), et la controverse qui entoure le système signifie qu'il fallait justifier son acquisition. Cette justification est venue en 1980 dans une directive présidentielle qui engageait les forces nucléaires américaines dans la guerre nucléaire limitée, faisant ainsi du missile MX un outil indispensable de cette stratégie. Par conséquent, la contreforce est le produit des nouvelles technologies d'amélioration de la précision des ICBM et des missiles mobiles, provenant de la R & D, qui rendent au bout du compte l'adoption de cette doctrine inévitable. En fait, « la contreforce est revenue à la mode au milieu des années 1970, par suite des décisions des administrations Ford et Carter de mettre sur pied des systèmes contreforces, notamment les missiles de haute précision MX et Trident D-5 (Trident-II) »⁷². En renonçant à la doctrine de contreforce, on mettrait probablement fin à une partie de la course aux armements; mais cela n'est vrai que si l'on suppose que cette dernière dépend de la précédente et non le contraire. Dans la course nucléaire entre les superpuissances, les spécialistes ont tendance à accorder plus d'importance à l'essor de la R & D militaire et industrielle en matière d'armements, qu'aux changements de la doctrine nucléaire, même si ces deux éléments dépendent évidemment l'un de l'autre.

Un quatrième élément bureaucratique de la contreforce est l'insistance des services sur la production accrue d'armes. En fait, l'augmentation du nombre d'armes signifie une planification plus efficace et une doctrine plus crédible aux yeux des militaires. Un facteur qui décrit bien les approvisionnements militaires, qu'ils soient de type contreforce ou non, est que le Pentagone n'est jamais satisfait du nombre d'armes dont il dispose. Zbigniew Brzezinski a noté cette tendance dans les approvisionnements, lorsque dans ses mémoires, il a fait l'observation suivante :

Ce qui est intéressant dans nos entretiens sur les accords SALT aujourd'hui est l'importance accordée par les militaires au fait d'avoir de plus en plus d'armes, quelles que soient les conséquences stratégiques. Ils ont soutenu lors de la réunion que les coupures que nous proposons dans nos forces mutuelles ne sont pas suffisantes pour atténuer la menace stratégique soviétique, et en même temps que les coupures de nos propres forces sont trop grandes et qu'il devrait y avoir de nouveaux plafonds⁷³.

Cinquièmement, la rivalité et la non-interférence réciproques entre les corps d'armées jouent un rôle fondamental dans la contreforce. Comme le dit Freeman Dyson, « les rivalités entre les services sont l'une des principales forces politiques dans presque toutes les sociétés, en temps de guerre aussi bien qu'en temps de paix... Bien souvent, ce sont les rivalités entre les services, plutôt que les rivalités internationales, qui dictent les stratégies et motivent la course aux armements »⁷⁴.

La concurrence qui existe entre les corps d'armées américains se retrouve par exemple dans les rôles et les missions que chaque direction désire protéger (c'est-à-

72. Barry POSEN et Stephen Van EVERA, « Defense Policy and the Reagan Administration. Departure from Containment », *International Security*, 8, été 1983, p. 25.

73. Zbigniew Brzezinski, *Power and Principle. Memoirs of the National Security Adviser, 1977-1981*, New York, Farrar, Strauss, Giroux, 1983, p. 168.

74. Freeman DYSON, *Weapons and Hope*, op. cit., pp. 138 et 139.

dire l'aviation veut le MX, la marine favorise le Trident, etc.). L'autre conséquence de cette rivalité est l'autonomie de chaque service et sa propre capacité d'effectuer ses missions. Il s'agit d'un problème grave, qui découle de l'accord de Key West signé par le Secrétaire à la Défense James Forrestal et les chefs d'État-major conjoints en mars 1948, qui a entraîné pendant une trentaine d'années une non-interférence réciproque. En règle générale, l'accord veut que chaque service obtienne ce qu'il veut pour être indépendant des autres. Par conséquent, « puisque chaque service possède ses propres programmes et doctrines pour se protéger, aucun d'eux [aviation, marine ou armée] ne veut dépenser des sommes et des ressources précieuses pour réaliser des programmes conçus pour aider ses rivaux du Pentagone »⁷⁵. Il en résulte que la contreforce est encouragée par suite de l'intérêt de chaque service à développer son propre plan et ses propres armes nucléaires. L'aviation a besoin du MX, des B-52 et du B-1, ainsi que des missiles de croisière lancés dans les airs; la marine obtient le Trident et les missiles de croisière lancés en mer; et l'armée reçoit le Pershing-II et les missiles de croisière lancés depuis le sol. Ainsi, il n'est pas surprenant que Kissinger ait conclu, il y a longtemps (et c'est probablement encore vrai aujourd'hui), que les « différends à l'égard des objectifs [nucléaires] sont réglés d'habitude par des ajouts, en permettant à chaque service de détruire ce qu'il considère essentiel à sa mission »⁷⁶.

Sixièmement et en dernier lieu, l'intervention des hauts fonctionnaires dans le cadre de la politique bureaucratique est souvent nécessaire pour limiter les exigences militaires, ou, comme c'est parfois le cas, pour obliger les services à acquérir des armes dont ils ne voulaient pas au départ. Entre le Président, son administration et les chefs d'État-major conjoints, existe la réalité quotidienne du marchandage dans les prises de décisions en matière de défense. On a soutenu que la contreforce résultait d'intérêts organisationnels: toutefois, si la politique n'était pas entrée en jeu, certaines armes (telles que le missile « Cruise ») n'auraient jamais vu le jour⁷⁷. La raison pour laquelle les hauts fonctionnaires ont dû parfois inciter les services à acheter des armes dont ceux-ci jugeaient ne pas avoir besoin, est que les armements en question pouvaient menacer les principales missions militaires (ainsi l'aviation a vu dans le missile de croisière lancé dans les airs une déviation de sa principale priorité qui est la force d'ICBM). En général, les intérêts présidentiels et bureaucratiques sont étroitement liés entre eux, de façon à renforcer la principale caractéristique organisationnelle de la stratégie nucléaire américaine: c'est-à-dire qu'à l'époque des armes nucléaires, les nouveaux systèmes proposés prennent une ampleur que les politiciens peuvent ralentir, mais rarement contrôler. En fait, en ce qui concerne la contreforce, les politiques présidentielles ont encouragé de plus en plus le Pentagone à aller plus loin que prévu dans le développement et la fourniture de certains systèmes d'armes, tels le missile « Cruise », la bombe à neutrons et la « guerre des étoiles », systèmes à prime abord que les services n'étaient pas particulièrement intéressés à concevoir.

75. Morton et Daniel HALPERIN, « The Key West Key », *Foreign Policy*, 53, hiver 1983-1984, p. 117.

76. Henry KISSINGER, *The Necessity for Choice*, New York, Harper, 1960, p. 82.

77. Robert ART et Stephen OCKENDEN, « The Domestic Politics of Cruise Missile Development, 1979-1980 », in Richard BETTS (ed), *Cruise Missiles, Technology, Strategy, Politics*, Washington, The Brookings Institution, 1981, pp. 405 à 413.

Cependant, une réalité fondamentale prédomine encore : les forces militaires américaines, à l'instar de toutes autres organisations militaires du monde, sont formées et rémunérées pour livrer des guerres et les gagner, y compris une guerre nucléaire, advenant le pire. L'idéologie militaire se préoccupe de l'offensive, c'est-à-dire que pendant la guerre, les soldats tentent de vaincre l'ennemi et de revenir victorieux de la bataille. À l'ère nucléaire, il existe peut-être encore un « culte de l'offensive » qui explique en définitive pourquoi une doctrine comme celle de la contreforce demeure en vogue chez les militaires, même si un conflit nucléaire provoquerait probablement une destruction mutuelle assurée, comme Leon Sigal le fait si bien remarquer :

L'avènement de la parité nucléaire avec l'URSS menace d'invalidiser l'idéologie militaire traditionnelle. Pourtant, cette réalité n'a jamais ébranlé la foi de certains stratèges civils et militaires dans les principes de cette idéologie, à savoir que les forces armées existent pour livrer des guerres, et pas seulement pour empêcher l'ennemi de les déclencher ; qu'en temps de guerre, la victoire ne souffre aucun remplacement ; que pour défaire l'ennemi, il faut l'écraser, et que les services devraient disposer des éléments nécessaires pour atteindre ces objectifs. Ces traditionalistes trouvent la guerre nucléaire fascinante⁷⁸.

Les militaires aiment l'offensive, et par conséquent la doctrine nucléaire de contreforce pour un certain nombre de raisons. En premier lieu, l'offensive atténue l'incertitude, parce qu'elle permet d'établir un ensemble de scénarios qui donnent l'illusion d'un milieu structuré et prévisible. En adoptant l'offensive, les militaires estiment d'une certaine façon pouvoir mieux planifier la bataille. Par conséquent :

Les organisations aiment suivre un plan qui lie les procédures opérationnelles standard de toutes les sous-unités dans un scénario écrit d'avance. De façon à pouvoir coller à ce scénario à tout prix, les organisations essaient de dominer leur environnement, plutôt que d'y faire face⁷⁹.

La contreforce prévoit un tel plan et permet aux militaires de broser un tableau de prévisibilité, de stabilité et de certitude, même dans le cadre de la stratégie nucléaire.

En deuxième lieu, « les militaires jouissent d'une certaine autonomie surtout lorsque l'objectif opérationnel consiste à désarmer l'adversaire rapidement et de façon décisive par des moyens offensifs »⁸⁰. Ainsi, une doctrine telle que celle de la contreforce, en étant un plan offensif, favorise l'importance, la richesse et le prestige de l'organisation militaire. Ce plan peut également répondre à la perception des armées que même à l'époque nucléaire, un « culte de l'offensive » pourrait être en définitive rentable et promettre un retour évident de l'investissement du pays dans la capacité nucléaire. Un plan tel que celui de l'initiative de défense stratégique pourrait également, à longue échéance, être la réalisation la plus importante dans le domaine de la contreforce, si elle était perçue sous l'angle du « culte de l'offensi-

78. Leon SIGAL, « Rethinking the Unthinkable », *Foreign Policy*, 34, printemps 1979, pp. 36 à 38.

79. Jack SNYDER, « Civil-Military Relations and the Cult of the Offensive, 1914 and 1984 », *International Security*, 9, été 1984, p. 119.

80. *Ibid.*, p. 121.

ve ». Si les États-Unis devenaient un jour invulnérables à une attaque thermonucléaire soviétique, l'IDS redonnerait à une stratégie offensive comme celle de la contreforce sa pleine signification, en offrant la possibilité nettement plus sûre de songer à une guerre nucléaire limitée (c'est-à-dire, à condition que les Soviétiques ne possèdent pas eux-mêmes un système de défense anti-missile, et que les défenses spatiales américaines fonctionnent parfaitement). Par conséquent, la « guerre des étoiles » et le « culte de l'offensive » ne s'excluent pas mutuellement et sont loin d'être incompatibles.

Troisièmement, les stratégies offensives telles que la contreforce, favorisent la possibilité d'évaluer et de prévoir les résultats militaires⁸¹. Les scénarios de première frappe, par exemple, présument souvent que les guerres livrées sur papier, en comparant la capacité d'emport des missiles nucléaires et leur capacité de destruction des cibles contreforces, peuvent vraiment avoir lieu dans le monde qui nous entoure. La contreforce encourage les militaires à approfondir les opérations nucléaires, à un niveau éliminant quasiment à leurs yeux les incertitudes qui pourraient être liées à la conduite d'une telle guerre.

Quatrièmement, le « culte de l'offensive » force les soldats à « se concentrer sur les menaces à la sécurité de l'État et sur l'aspect conflictuel des relations internationales »⁸². Dans le cadre de la contreforce, il est toujours tentant pour les militaires de supposer une hostilité extrême de la part de l'ennemi, et d'attacher énormément d'importance à tous les changements dans la capacité de l'adversaire à livrer une guerre nucléaire limitée. Par conséquent, si elles estiment que les Soviétiques prennent l'avantage dans le domaine des missiles lourds basés à terre, les forces militaires américaines prépareront encore davantage le plan de l'offensive, considérant qu'il s'agit d'une situation très dangereuse, et tenteront de rétablir l'équilibre. Malheureusement, la contreforce alimente le cycle des craintes réciproques selon lesquelles l'adversaire améliore sans relâche et d'une façon menaçante ses capacités offensives.

IV – CONCLUSION

La politique bureaucratique, les intérêts organisationnels et le « culte de l'offensive », ainsi que les perceptions erronées de la vulnérabilité stratégique et les plans d'une défense basée dans l'espace, ont tendance à renforcer chez les militaires la doctrine nucléaire de contreforce, ce qui peut avoir tendance à accroître le danger de guerre entre les superpuissances. La dynamique de la stratégie nucléaire américaine, alliée avec un réarmement aussi significatif que celui de l'administration Reagan, ne peut qu'encourager le Pentagone à continuer à chercher la définition de la sécurité atomique des États-Unis dans une quantité plus grande d'armements et une qualité plus poussée de la technologie de ceux-ci. Toutefois, comme résultat, on

81. Barry POSEN, *The Sources of Military Doctrine. France, Britain and Germany between the World Wars*, Ithaca, Cornell University Press, 1984, p. 49.

82. Jack SNYDER, *The Ideology of the Offensive. Military Decision-Making and the Disasters of 1914*, Ithaca, Cornell University Press, 1984, p. 28.

a pu se rendre compte que l'élection présidentielle de l'automne 1984 a été la première depuis celle de Kennedy en 1960 à mettre autant d'emphasis sur la question de la guerre nucléaire. Depuis, un nombre grandissant d'experts, de politiciens et de journalistes (aussi bien que beaucoup d'Américains) semblent perplexes quant aux chances de l'éternel « *Peace through strength* » d'offrir la meilleure stratégie pour rendre la guerre nucléaire de moins en moins probable définitivement. Si bien qu'aujourd'hui, encore davantage qu'auparavant, les possibilités de l'équilibre de la terreur à assurer la paix mondiale sont perçues de plus en plus par les populations en Amérique, en Europe et partout dans le monde, comme étant loin d'être certaines.